



Gwendol Leflhem

Scènes

L'irrésistible émancipation de Geesche Gottfried

Créée au festival du Théâtre national de Bretagne à Rennes, cette mise en scène de *Liberté à Brême* de Fassbinder par **CÉDRIC GOURMELON** est un chef-d'œuvre.

D'UN SAUT DE JAMBE LIMINAIRE PAR-DESSUS LE CORPS DE SON PREMIER MARI FRAÎCHEMENT DÉCÉDÉ, espiègle comme une enfant jouant à la marelle, Valérie Dréville dit toute l'ingénue folie encore en devenir de son personnage, Geesche Gottfried. Formidable Valérie Dréville. Exceptionnelle même, ici sous la direction de Cédric Gourmelon qui met en scène *Liberté à Brême*, l'une des œuvres majeures de Rainer Werner Fassbinder. La plus incandescente. La plus violente aussi. Il y a deux pièces en une dans *Liberté à Brême*. La vie de Geesche Gottfried – personnage historique, serial killeuse à Brême au XIX^e siècle – et l'histoire d'une femme des années 1970 qui s'émancipe, découvre le féminisme, analyse, théorise et se radicalise. Mère au foyer, Geesche Gottfried empoisonne quinze personnes – maris, enfants, mère, père, frère et amis – pour devenir libre, avoir le droit de s'exprimer et diriger seule la petite entreprise familiale de sellerie.

Mise à mort du drame bourgeois, cette pièce courte, très formelle, est un des modèles du Stationendrama, initié par Strindberg et récurrent dans l'œuvre de Fassbinder qui compose avec ce texte un chemin de croix expiatoire sur les brisées du crime et de la folie s'emparant du personnage jusqu'à l'irrationnel. A chaque séquence, Geesche Gottfried affronte une nouvelle et terrible épreuve. A chaque fois, elle s'en sort et en tire des leçons. Tout naît de sa tout première réplique : *"Je veux faire l'amour avec toi."* Elle exprime son désir et se fait tabasser. Cela ne se reproduira jamais. Dans le second tableau, elle apprend à ne plus se faire avoir par le bien et le mal. Désormais, ce qui compte est le vrai et le faux...

Appliqué, respectueux, intransigeant aussi, Cédric Gourmelon sait la radicalité et la violente acuité de l'œuvre dont il s'empare. Et comme il n'est pas homme à se dérober, il signe une mise en scène à la très juste hauteur du texte

dont elle est la servante. Son travail extrêmement tenu et rigoureux, si rare en France, si proche de ce que sont les approches du texte menées ailleurs en Europe par des Ostermeier, Warlikowski ou Lupa, dit par la forme qu'il déconstruit, comme Fassbinder joue des codes pour mieux les démonter, la puissance révolutionnaire et littéraire en jeu dans le texte. Par petites touches expressionnistes allant crescendo – petits dérailements au sein d'un système bourgeois implacable, oppressant et misogyne –, la mise en scène et le jeu des acteurs, sans jamais dérailler, plongent sans frayeur ni fausse pudeur au cœur de l'horreur. **Hervé Pons**

Liberté à Brême de R. W. Fassbinder, mise en scène Cédric Gourmelon. Les 5 et 6 décembre au Théâtre de Lorient. Les 20 et 21 janvier au Quartz, Brest. Du 2 au 4 avril au Théâtre du Gymnase, Marseille. Du 28 au 31 janvier à La Comédie, Béthune. Du 3 au 11 mars au Théâtre national de Strasbourg. Du 20 au 30 mars au T2G, Gennevilliers.

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE DE JEAN-
PIERRE LÉONARDINI



Arsenic et si belle mortelle

Cédric Gourmelon a organisé avec éclat la pièce *Liberté à Brême*, de Rainer Werner Fassbinder (1945-1982) dans la belle traduction de Philippe Ivernel (1). L'admirable est qu'il a su créer une forme pour cette œuvre de subversion, d'un réalisme cru à teneur pathétique, inspirée d'un fait divers, autour de la figure de Geesche Gottfried, décapitée en 1831 à Brême, justement, pour avoir empoisonné quinze personnes à l'arsenic. Fermement découpée en séquences, ou en stations, la partition réduit le nombre des morts. Il n'en reste pas moins que l'héroïne expédie à nos yeux ses père et mère, deux enfants, maris et amants. L'enjeu éthique, voire politique au sens plein, en notre temps d'un féminisme revivifié, est que la meurtrière de Fassbinder, dans sa piété luthérienne affichée, apparait comme l'exemple typique, puissamment majoré, de l'ordre social patriarcal dont les hommes eux-mêmes sont victimes, à leur corps défendant pour ainsi dire. Ainsi, Gourmelon épouse à l'extrême

Règne tout du long Valérie Dréville dans le rôle de l'empoisonneuse.

la vision suprêmement morale de Fassbinder.

Pour ce faire, répétons-le, il a fallu inventer une forme digne d'être mise en jeu par des acteurs de

caractère, rompus à une technique indéniable. L'effectif masculin, de haute volée (Gaël Baron, Guillaume Cantillon, Christian Drillaud, Adrien Michaux, François Tizon et Gérard Watkins), intervient chacun son tour dans l'action, avant de retourner dans l'ombre de part et d'autre du plateau où règne tout du long Valérie Dréville dans le rôle de l'empoisonneuse. Elle rayonne, jamais pourtant en posture de diva, dans l'effacement et dans la revendication farouche, ou encore les mains jointes devant le mur du fond où semblent gravées à l'eau-forte des figurations religieuses entremêlées. Épouse soumise, sorcière à la voix voilée, un soupçon d'hystérie à peine esquissée, quémandant l'amour jusqu'au milieu des ordres mâles aboyés ou froide exécutante servant docilement le café mortel, elle offre un portrait idéal, en toute complexité sensuelle et hy-persensible, de la révolte intérieure qui condamne Geesche à passer à l'acte envers et contre tous ; l'autre comédienne (Nathalie Kousnetzoff), mère et commère, ayant en charge la condition de femme conventionnelle. Ah ! Ce n'est pas tous les jours qu'un tel travail théâtral est offert. ●